Coulisses

Revue de théâtre

2 | Automne 1990

Spécial Festival des idées : Besançon ville ouverte aux jeunes

Électre 90, création collective du Théâtre universitaire de Franche-Comté

Réussite et difficulté de la réactivation d'un mythe

Maud Wirz

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/coulisses/1609>

DOI : 10.4000/coulisses.1609

ISSN : 2546-9460

Éditeur

Presses universitaires de Franche-Comté

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 1990

Pagination : np

ISSN : 1150-594X

Référence électronique

Maud Wirz, « *Électre 90*, création collective du Théâtre universitaire de Franche-Comté », *Coulisses* [En ligne], 2 | Automne 1990, mis en ligne le 04 juillet 2017, consulté le 23 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/coulisses/1609> ; DOI : 10.4000/coulisses.1609

Ce document a été généré automatiquement le 23 octobre 2019.

Coulisses

Électre 90, création collective du Théâtre universitaire de Franche- Comté

Réussite et difficulté de la réactivation d'un mythe

Maud Wirz

NOTE DE L'ÉDITEUR

Maud Wirz est l'auteur d'un mémoire de maîtrise sur Électre et Oreste, personnage androgyne, et d'un DEA sur le rire tragique d'Oreste d'Euripide. C'est la raison pour laquelle, nous lui avons demandé de faire la critique d'*Électre 90* selon le principe « qui aime bien, châtie bien ».

Que signifie le mot critique sinon repérer les lignes de force d'une œuvre et les confronter avec ses propres émotions et savoirs, ici le rapport à des textes devenus canoniques.

© Collectif Photo BVOJ 90.

Le prélude des Érinyes

- 1 Lorsque le spectateur arrive pour prendre sa place dans les gradins disposés de part et d'autre de l'espace scénique, les Érinyes, puissances chtoniennes, superbement hideuses, grouillent déjà à la surface de la terre et poussent à son approche leurs grognements épouvantables de bêtes enragées, mi-chiennes, mi-gorgones, trop longtemps frustrées de leur vengeance. L'atmosphère de toute la pièce est aussitôt créée, sombre, souffrante et violente ; le spectateur se voit d'emblée pris à parti par des créatures efficaces qui font mine de se jeter sur lui, à peine retenues par d'invisibles chaînes.
- 2 Leur bouche vengeresse ne tarde pas à énoncer la loi en vertu de laquelle elles sont venues réclamer leur dû :

Que tout mot de haine soit payé d'un mot de haine (...), et qu'un coup meurtrier soit puni d'un coup meurtrier (...).

(Eschyle, *Choéphores* 309-313)
- 3 C'est en reconnaissance de cette loi que le public accordera aux Érinyes leur vengeance, s'il comprend bien leur geste quand, au terme de l'action, elles mettront bas leur masque et que, le regardant droit dans les yeux, elles l'institueront Aréopage d'un soir.
- 4 Mais à ce moment-là, bien des questions auront été posées, et, en dernier ressort, celle-ci : les justiciers devenus assassins et parricides tombent-ils sous le coup de la même loi ? Les Érinyes doivent-elles continuer à exercer la forme de justice qu'elles représentent ou seront-elles transformées en Euménides, déesses protectrices de toutes formes de vie, abandonnant leurs prérogatives à l'institution judiciaire, comme dans la fable inventée par Eschyle pour dénouer l'Orestie ?
- 5 L'espace théâtral est conçu en forme de tribunal antique ; la scène est à la fois le lieu où les faits vont être reconstitués pour permettre aux juges d'instruire le procès d'

Électre 90, et le théâtre mythique où les événements se sont déroulés et vont se dérouler encore, comme pour la première fois ; les Érinyes qui le parcourent fiévreusement, en proférant leurs terribles imprécations, le révèlent peu à peu : à une extrémité, le tombeau d'Agamemnon, à l'autre, son palais occupé par les usurpateurs ; délimitant le périmètre, se dressent des formes humaines emmaillotées de blanc, vivantes caryatides figées semblant soutenir, au mépris du temps, l'édifice mythico-tragique bâti dans nos mémoires.

- 6 Le souffle ardent des Érinyes les ranime une à une ; quittant alors l'enveloppe ténue qui les immobilisait, les personnages du drame apparaissent : Clytemnestre, Égisthe, Chrysothémis, Pylade, Oreste, son pédagogue ; puis, du tourbillon furieux que les Érinyes forment encore, avant de disparaître, autour de la statue assise au centre de la scène, surgit la prestigieuse Électre.
- 7 Temps, espaces sont maîtrisés : hier et aujourd'hui se lient aisément, et le spectateur se laisse docilement conduire ; le terrain de sport dont *Électre 90* a pris possession prête son sable à toutes les transpositions ; au loin, les immeubles de la cité plongent l'illusion dans la réalité inconnue qui se cache derrière leurs murs ; quelques personnes se sont mises aux fenêtres, attirées par le chahut du prélude des Érinyes, d'autres ignorent le drame qui va se jouer.

© Collectif Photo BVOJ 90.

L'action conjuguée de Sophocle et d'Hofmannsthal

- 8 Tout le début de la pièce s'appuie sur le texte d'Eschyle, les Érinyes d'*Électre 90* ont conservé dans les grandes lignes la fonction qu'elles remplissent dans l'Orestie, et leur apparition minutieusement décrite à la fin des *Choéphores* a inspiré avec bonheur leur représentation physique. L'action de la pièce s'appuie en alternance sur les textes de Sophocle et d'Hofmannsthal. L'enchaînement des trois textes ne souffre d'aucune rupture de ton, de rythme ou de fond jusqu'à la scène des retrouvailles d'Électre et

d'Oreste. Cet ensemble adroitement fondu est un enchantement littéraire, servi par l'imagination d'un metteur en scène cinéaste : l'action démarre comme si elle était réenclenchée après un arrêt sur image ; successivement, mais avec l'impression donnée d'une simultanéité, l'Oreste de Sophocle arrive à Argos.

Sol de mes pères, dieux de ma patrie, donnez à ce voyage un heureux succès.

Et toi aussi, palais de mes ancêtres, c'est toi qu'ici je viens purifier, au nom des dieux, suivant le droit.

(Sophocle, *Électre* 67-70)

- 9 Et les servantes d'Hofmannsthal, qui jusque-là étaient restées plaquées au sol, se redressent et semblent reprendre une activité un instant suspendue, tout en renouant le fil de leur conversation interrompue. Les premiers vers de la pièce de Sophocle et la première scène de celle d'Hofmannsthal forment le prologue : Oreste est de retour pour rétablir l'ordre dans une situation que les servantes du palais présentent comme pleine d'anomalies ; Électre et Chrysothémis sont réduites à une existence servile. Il se dégage de la scène un sentiment partagé sur la conduite rebelle d'Électre qui fait attendre l'entrée en scène de l'héroïne, donnant une fois de plus son nom à la pièce. Électre répond à toute la complexité que l'on attend d'elle, incarnée par une comédienne dont le jeu est très juste d'un bout à l'autre de la pièce : silhouette ramassée sur elle-même, vêtue de noir, dardant « son regard empoisonné de chat sauvage », monument vivant à la gloire de son père assassiné. Une douleur immense s'exprime au premier mot qu'elle prononce d'une voix brisée et rauque, qui voudrait pouvoir encore crier :

Père, où es-tu ? N'as-tu pas la force de traîner ta face jusqu'à moi ?

(Hofmannsthal)

- 10 Elle entretient fidèlement le souvenir du meurtre et s'abîme dans un deuil interminable :

C'est l'heure, c'est notre heure ! L'heure où ils t'ont égorgé...

(Hofmannsthal)

O pure lumière, et toi plaine d'air, créée à la mesure exacte de la terre, que de fois vous aurez entendu mes chants de deuil !

(Sophocle)

- 11 Les textes des deux auteurs donnent à *Électre 90* une puissance décuplée, assumée par une comédienne pondérée sachant donner corps à son personnage irréductible sans outrance.
- 12 Son refus de se soumettre et d'accomplir les tâches domestiques qui lui sont imposées est mis en image dans une scène sans parole où les servantes, recouvertes d'un voile sombre, dévoilent l'obscur besoin qui est la leur : elles déroulent et entrecroisent, en l'accrochant ici et là à des poteaux, un fil continu sur lequel elles viennent ensuite suspendre écumoire, passoire, plumeau et autres ustensiles ménagers, formant un réseau domestique dans lequel Électre refuse de se prendre, acceptant le seul travail de "ménagère de la vérité", pour employer la formule de Giraudoux : belle occupation de l'espace, image moderne étonnante greffée sur le texte ancien.

© Collectif Photo BVOJ 90.

- 13 Mais si, comme c'est à craindre au vu des objets rutilants nettement exposés, et lorsque l'on entend ensuite, en contrepartie, Chrysothémis revendiquer son droit à l'existence d'épouse et de mère, elle a la prétention de célébrer un peu de la vie des femmes qu'Électre s'interdit de mener, arrachant avec rage toute la construction, elle perd de sa force ; l'intention est un peu confuse, quelque chose empêche de passer du plan ancillaire au plan de la femme libre. Il y a derrière le refus particulier d'Électre, un refus plus large du compromis et d'un bonheur bâti sur les ruines du malheur que de nouvelles habitudes, sources inespérées de joie, parviendraient à faire oublier ; la vie servile faite à Électre constitue un piège tendu par Clytemnestre pour son propre repos. C'est aussi un joug imposé pour tenter de domestiquer la bête qui est en elle et la contraindre à demander grâce.
- 14 La scène qui oppose Électre à sa mère est décevante par rapport à l'affrontement que laissait présager le prologue des servantes. Le poids d'une Clytemnestre, écrase un peu la comédienne qui hurle pour se faire entendre et rend son texte souvent inaudible. Seule Électre parvient à faire valoir tout à fait ses arguments.
- 15 Pourtant l'idée d'une Clytemnestre voluptueuse exposant ses tourments au cours de sa toilette matinale et comme rafraîchissant sa nuit enfiévrée par de mauvais pressentiments était intéressante. Cette Clytemnestre au bain, sensuelle et tourmentée, remplace avantageusement la Clytemnestre diabolique et superstitieuse d'Hofmannsthal, qui au matin organise une procession religieuse pour conjurer les funestes rêves que la nuit lui envoient. Mais lorsqu'un faux messenger lui annonce la mort d'Oreste, elle triomphe avec puérilité ; ivre d'une joie trop ostensible, elle retourne patauger dans son bain. La mère qui est en elle est peu crédible, l'amante la domine, alors que l'on devine, à certains moments, que l'intention était d'en faire un personnage déchiré par une nature aux impulsions en perpétuelle contradiction, composant secrètement avec son lot.
- 16 Croyant Oreste mort, Électre décide d'agir seule, après avoir vainement tenté de joindre à ses forces celles de sa sœur Chrysothémis.

- 17 L'intensité des retrouvailles avec le frère tant attendu se dissout dans un foisonnement de mots, de voix, d'échos, d'effets alourdissants ; le poids des répliques se perd parce qu'il y a trop de monde en scène pour ce moment intime entre le frère et la sœur porté par Sophocle à un degré d'émotion inégalé par les autres tragiques. Parce qu'ils ne sont pas uniquement prononcés par les deux acteurs principaux du drame, du certains vers sont inopérants : à la vue de sa sœur, Oreste mesure d'un seul coup l'ampleur du désastre qui s'est installé en son absence ; Électre porte sur elle l'empreinte physique de sa déchéance : il apprend d'elle la cohabitation avec les assassins, la chute dans l'échelle sociale, la tyrannie et les brutalités de la mère ; le corps d'Électre parle encore davantage et Oreste s'écrie :
- 18 « O corps ravagé dans le déshonneur et dans l'abandon des dieux ! » (1181) « Quelle existence misérable et privée de noces à jamais ! » (1183) Cette Électre charnelle décrite par son frère au fur et à mesure qu'il la découvre est un moment rare dans la tragédie où les types mythiques se font humains ; ce sont là les traces d'un réalisme pertinent et délicat, capables de toucher directement et durablement.
- 19 Ces deux vers repris en écho par les membres du chœur passent inaperçus, assourdis par un débit monocorde. Dans cette Électre enlaidie, vieillie prématurément par le chagrin et les mauvais traitements, qu'Aphrodite n'a pas conservée belle, qu'Artémis a négligée et dont les dieux se désintéressent, Oreste voit une femme indésirable et privée de mariage pour cette raison. Ce beau passage en mode mineur, qui a aussi pour fonction essentielle de motiver sur le plan émotionnel la vengeance d'Oreste, ne suscite pas l'émotion attendue, peut-être parce que les rapports du frère et de la sœur n'ont pas été suffisamment élaborés.
- 20 Les enfants sont réunis pour accomplir leur vengeance. Il y a toujours beaucoup de monde en scène, comme s'il était rassemblé pour perpétrer un meurtre collectif ; tous scandent des « frappe ! frappe ! frappe !... » qui ne parviennent pas à faire monter l'intensité dramatique. On se demande quel avantage il y a à montrer les meurtres, alors qu'il y en a un certain à les dérober à la vue du spectateur : voir s'effondrer Clytemnestre importe moins qu'observer à loisir les réactions d'Électre et celles d'éventuels témoins.
- 21 Il aurait été plus judicieux de suivre la scène de Sophocle dans sa totalité, afin, au moins, de ne pas manquer de « frappe, si tu en as encore la force, une seconde fois ! » qu'Électre adresse à son frère : c'est le coup virtuel qu'Électre porte à cette mère haïe.
- 22 Au chapitre des faiblesses : la danse des argiles dont le chœur s'enduit le visage en signe de deuil quand elle croit Oreste mort. L'image est d'abord belle, mais elle perd de sa finesse quand, passant des larmes aux cris de joie, le chœur tout barbouillé, se met à gesticuler autour d'Oreste qui vient de se faire reconnaître, le voile de travers, l'habit souillé des taches où les mains se sont frottées.
- 23 La scène est peut-être mal placée, et gagnerait sans doute à être isolée. La scène d'Égisthe que le chœur ballote d'avant en arrière avant de le livrer à Oreste impatiente le spectateur. Le personnage de l'amant débauché, efféminé, arrogant, est bien interprété, mais, campé d'après le portrait, tout subjectif, brossé par l'Électre d'Euripide (*Électre* 914-951), il est trop caricatural et s'insère mal dans la galerie des personnages d'*Électre* 90, tous plus ou moins nuancés. L'effet grotesque, caractéristique du théâtre d'Euripide, ne semble pas voulu.

- 24 Oreste et Pylade se détruisent l'un, l'autre : il est dommage de donner la parole au mystérieux personnage sans voix de Sophocle. C'était un caractère à fouiller : peut-être n'est-il qu'un compagnon, peut-être est-il l'ami idéal, témoin sans attester, complice sans prendre part, coupable sans l'avoir voulu. C'est parce qu'il partage ses répliques avec lui qu'Oreste est affaibli, lui dont le texte est déjà si mince. En tout cas, il était maladroit de faire énoncer l'oracle d'Apollon par Pylade, car de l'oracle dépend beaucoup l'ambiguïté d'Oreste ainsi que l'interprétation de son geste et de toute la pièce de Sophocle. Souvenons-nous que l'oracle a été interrogé sur les moyens et non pas sur la fin.

© Collectif Photo BVOJ 90.

Une réussite sur tous les plans : Chrysothémis

- 25 En général, les personnages féminins ont été plus soigneusement élaborés que les personnages masculins, le chœur des servantes est attachant dans le prologue : les sœurs sont excellentes.
- 26 Les deux scènes qui les réunissent constituent avec le prélude des Érinyes les trois grandes réussites d'*Électre 90*. Elles sont traitées avec une sensibilité qui fait de la sœurs d'Électre quelque chose de plus qu'un classique faire valoir profitant exclusivement à l'héroïne. Travaillées en contraste net et pur, elles se mettent mutuellement en valeur : leurs mots portent, leurs corps parle, leur douleur se voit et se mesure ; leur attitude opposée face au malheur commun qui ruine leur jeune vie, révèlent deux natures différentes, également courageuses, également lâches, pétries des mêmes rêves, pour l'une avoués, pour l'autre ravalés. À côté d'une Électre noire, dure, fermée, prend place peu à peu, dans l'espace nu pleinement habité, une Chrysothémis blanche, longue, tendre, jamais encore vue. Tout en elle est suggestif : son ton plaintif, sa voix pleine de lassitude, ses gestes lents, sa tête haute légèrement inclinée sur le côté, son regard perdu.

- 27 Elle porte un voile de mariée qui la recouvre toute, promenant partout avec elle le signe de sa folie inoffensive. Le spectateur l'imagine posant son voile sur sa tête chaque matin comme si c'était le matin de ses noces, matin désiré : Chrysothémis existe.
- 28 Quand elle commence à s'éloigner, soudainement sourde aux pressions, aux insultes, aux prières de sa sœur qui veut l'entraîner sur la voie du matricide, soudainement saturée d'elle, d'attente et d'espérance, ivre de lassitude, le spectateur ne la quitte pas des yeux : Chrysothémis se détache de la réalité, elle s'en va, en fredonnant « aux marches du palais... », des regards accompagnent sa silhouette pathétique qui contourne le seuil de la violence ; Chrysothémis s'éteint, Électre flambe.

Le dénouement

- 29 La vengeance est accomplie. Dans la plaquette qui présente la pièce, Oreste est annoncé comme un vengeur « sûr de son bon droit et incertain sur le matricide ». C'est l'exacte synthèse de l'Oreste de Sophocle et de l'Oreste d'Eschyle. Supposé tel, car rappelons-le, l'ambivalence du personnage n'est pas signifiée, l'Oreste du dénouement se montre sous son aspect tragique :
- Là, là... des femmes, comme des Gorgones, enlacées de serpents sans nombre (...). Je ne puis plus rester (...). Les voilà, les chiennes irritées de ma mère.
(*Choéphores* 1048-1054)
- 30 Saisi par les remords, Oreste s'enfuit ; Électre va se prosterner sur le tombeau d'Agamemnon, et prend dans ses mains la boucle de cheveux offerte au mort par son frère. Geste symbolique : est-ce tout ce qui reste à Électre ? Aucune conclusion verbale n'est proposée puisque la troupe a choisi le parti de laisser le dernier mot au public. Cependant, en ce sens, Oreste devait rester en scène, Électre tenter de respirer l'air libéré au lieu de se recroqueviller sur elle-même, s'ouvrir enfin, élevant vers le ciel la petite boucle de cheveux.
- 31 Il semble qu'*Électre 90* ne soit pas allée au bout de toutes ses idées : tout devait finir sur une image arrêtée, acteurs gardant la pose dans laquelle l'accomplissement de la vengeance les figeait : cadavres dans un coin, Oreste esquissant un mouvement de parade à l'assaut des Érinyes, Électre agenouillée, corps offert sans savoir s'il survivra ou s'il mourra de sa satisfaction, les Érinyes circulant autour des personnages, et venant alors interroger du regard l'assemblée. Malheur irréversible ou bonheur naissant ? Anéantissement de la race des Atrides ou délivrance ? Apocalypse ou rédemption ? Cette dernière question est celle que Patrice Chéreau posait par le même procédé, quand, après avoir contemplé *Le Crépuscule des dieux*, les figurants se retournaient vers la salle et fixaient le spectateur.

© Collectif Photo BVOJ 90.

© Collectif Photo BVOJ 90.

***Électre 90*, pièce synthétique ouverte**

- 32 S'ouvrant sur toutes les interprétations, *Électre 90* se présente comme une synthèse des différentes pièces qui traitent de la vengeance d'Agamemnon. Pour être tout-à-fait complète, il manque à la liste des auteurs qui ont « concouru » à cette création collective le nom de Giraudoux. Son influence, pour ne pas être notée, n'en est pas moins sensible : dans cette Clytemnestre qui « a mauvais teint parce qu'elle a mauvais sommeil », dans cette Électre qui décroche les ustensiles ménagers, dans ces Érinyes qui

sont présentes dès le début de la pièce, signe de la vengeance imminente, à la fois rancunes d'Électre et remords d'Oreste, et jusqu'à la question qui nous est posée :

Mais sans mémoire, le bonheur, la vie même sont-ils possibles ?

Mais sans réparation, la mémoire suffit-elle ?

- 33 C'est le même thème traité à l'envers, et l'on ne peut s'empêcher de penser à cette Électre qui est sur la « piste » des assassins de son père, et qui peu à peu retrouve la mémoire d'un événement qui s'est produit dans l'inconscience de l'enfance, dont l'oubli l'empêche de vivre et d'être heureuse. Aussitôt la mémoire retrouvée, la conscience crie vengeance.
- 34 L'enfance meurtrie par une mère meurtrière est-elle réparable ? Électre pourra-t-elle respirer dans l'air gâché de cette aurore neuve qui se lève sur la nuit du matricide ?
 À un niveau profond, écrit Jacques Lacarrière, la tragédie est toujours une tragédie des inconciliables. Le héros tente d'ériger en absolu les valeurs de son groupe. (...) Les tensions énergétiques se traduisent en tensions psychologiques. (...) C'est à ce niveau-là que le dramaturge intervient pour infléchir le caractère insoluble des conflits dans un sens favorable à l'un ou à l'autre de ses héros.
- 35 Ces inconciliables ne sont pas toujours ressentis en profondeur par le spectateur ; il n'y est sensible que dans la mesure où il les connaît. En revanche, il sent nettement que la faveur va à Électre, et que, même si quelques phrases de la pièce de Marguerite Yourcenar tentent de faire chuter les masques, elle porte en elle l'espoir d'une libération définitive. Peu importe si Sophocle et Hofmannsthal n'y croient pas. D'autres y croient, par exemple Antoine Vitez, pour qui l'Électre du tragique est « une leçon de foi dans la victoire de la légitimité et de la justice ». Espérons seulement qu'Électre saura prendre soin de Chrysothémis.
- 36 En fin de compte, le spectateur n'en finit pas de s'interroger sur le miracle tragique. Les monuments antiques exercent une fascination dont il ne connaîtra peut-être jamais la cause. Un seul regard posé sur eux suffit à les ranimer : c'est le moteur même de cette réactivation du mythe *Électre 90*.

Impressions

- 37 « *Électre 90* réussit la gageure d'harmoniser le texte d'une tragédie antique et une mise en scène moderne. »
- 38 « Un des éléments de la pièce symbolise ce rapport : des statues, blanches, longilignes, aux formes humaines torturées qui ont quelque chose d'éternel, de hiératique. »
- 39 « Mais de cette apparence figée s'échappent des êtres vivants. Ainsi, d'un texte éternel s'élève un cri de vie. Les évolutions du chœur évoquent un ballet. Le jeu des différents personnages, une énergie, une certaine violence tout en conservant sa profondeur psychologique. Le personnage d'Électre est à cet égard particulièrement remarquable, elle qui ne vit plus que pour la vengeance, la haine, le meurtre. »
- 40 « La dimension intérieure du récit est essentielle, car Électre est avant tout un mythe, c'est-à-dire, un récit dont chacun peut trouver l'écho en soi-même, un récit qui extériorise ce qui est enfoui dans l'inconscient, dont la représentation permet "la catharsis, la purgation des passions", proche de la psychanalyse contemporaine. »